

la révocation de l'ordre qui le mettait en liberté. Le 26 du même mois, 13,784 électeurs du XVIII^e arrondissement le nommèrent membre de la Commune de Paris, et, lors de la formation des commissions, il était appelé à faire partie du Comité général. Le 27, le général Duval ayant été fait prisonnier et fusillé lors de la sortie du 4 avril, Ferré le remplaça à la préfecture de police, où il fut adjoint à Raoul Rigault. Dans ces fonctions, il rivalisa de zèle avec ce dernier, et multiplia les ordres d'arrestations illégales et en supprimant les journaux selon son bon plaisir. Les membres de la Commune eux-mêmes s'émuèrent de ces façons d'agir par trop arbitraires. Comtes, qui était d'une modération relative, remplaça comme préfet de police Rigault, devenu procureur de la Commune (26 avril) ; quant à Ferré, il resta attaché à la préfecture, où pendant quelque temps son influence se fit moins sentir ; cependant il continua à soutenir de ses votes les mesures les plus violentes que prit l'assemblée communale. Bientôt après, les esprits exaltés ayant complétement prié le dessus à l'Hôtel de Ville, Cournet, accusé de tiédeur, dut donner sa démission et fut remplacé par Ferré (14 mai). Devenu maître absolu à la préfecture, ce dernier supprima presque tous les journaux, continua de plus belle le système des arrestations illégales, et bientôt signa l'arrêt de mort des malheureuses victimes entassées dans les prisons. Dès le 21 du même jour, on se voyait à l'Assemblée communale pénétrer dans Paris, il envoya à Collet, directeur de la Santé, l'ordre de faire procéder à l'exécution des sergents de ville et des gendarmes retenus comme otages dans cette prison, puis ordonna par un billet adressé au citoyen Lucay de « faire flamber » le ministère des finances, si toutefois on doit s'en rapporter au témoignage de l'export qui a été rétrospectivement inséré dans ce billet de Ferré. Il l'abandonna, le 24, la préfecture de police, après avoir fait mettre le feu à cet édifice ; rejoignant Rigault, son remplaçant, le 25, il se rendit à la prison de la Roquette (26 mai), où il fut vu en compagnie du massacre de l'archevêque Darboy, du président Bonjean et des principaux otages, rendit la liberté aux condamnés pour crimes et lésifs, fit remettre des fusils, peignoirs, etc., à l'intérieur de la prison, et fut considéré dans lesquels il fit l'apologie de la Commune. Bien qu'il eût affirmé ne pas vouloir répondre, il saisit toutes les occasions pour prendre la parole, se raccrochant à des faits sans importance et interrompant souvent les témoins. Vers la fin des débats, il fit publier une sorte de déclaration dans laquelle il célébrait les hauts faits de la Commune et qu'il terminait par ces mots : « La fortune est capricieuse. Je confie à l'avenir le soin de ma mémoire et de ma vengeance. » Le 2 septembre 1871, Ferré fut condamné à la peine de mort. Cette sentence ne fut exécutée que le 28 novembre, en même temps que celles qui avaient été prononcées contre Rossel et le sergent Bourgeois. Ferré mourut bravement, sans donner aucun signe de faiblesse, et le jour même il avait adressé à sa sœur une lettre dans laquelle il déclarait persister jusqu'à son dernier moment dans ses opinions matérialistes et athées.

Parmi les papiers saisis au domicile de Ferré, lors de son arrestation, plusieurs journaux ont rapporté qu'on avait trouvé une note écrite par lui-même, le 8 octobre 1862. Dans cette curieuse note, après avoir parlé de sa petite taille, de son long nez, de sa figure « de polichinelle », il ajoute : « Dans la rue, on se retourne pour bien m'observer, on sourit, les gamins se moquent de moi et me donnent des sobriquets. Aux écoles où j'ai été, j'ai toujours eu des surnoms tels que : fé, Carabosse, maréchal Nez, Sans-nez, etc. Je suis aussi chez mes parents la risée des personnes qui viennent me voir. Chez mon patron, mon physique n'était pas favorable, on se figure que je suis sans capacité aucune... Outre cela, je suis mal vêtu, ce qui me donne l'air emperlé et gauche ; je suis orgueilleux, je me redresse alors j'ai tout à fait l'air d'une caricature... Allons, pauvre ami, sois fort. Dédaigne les mauvaises paroles qu'on te dira ; aie du cœur et de l'énergie, tu parviendras et personne n'aura rien à réclamer. Il existe un proverbe à Paris où il est dit : Ceci qui réussissent ont toujours raison ; ceux qui n'arrivent pas, toujours tort. Tâche que la première partie d'icelui soit vraie pour toi... Nous n'affirmons pas que ces notes aient réellement été écrites par Ferré ; elle pourrait bien n'être qu'une de ces inventions dont certains journalistes ne se font pas faute, quand il s'agit de tourner en ridicule un ennemi.

Depuis la fin de l'insurrection communale, étouffée par l'autorité militaire avec une impitoyable, et tout souvent avec une aveugle rigueur, la famille de Théophile Ferré s'est vue

frappée dans tous ses membres. Son père, l'ancien cocher Théophile Ferré, a été arrêté et enfermé à la citadelle de Fouras ; sa mère est morte folle à l'hospice Sainte-Anne, le 14 juillet 1871 ; son frère Hippolyte, mort à la suite d'un travail exercé avec une fonction officielle sous la Commune, également arrêté, a dû être transporté à l'hôpital de Versailles, atteint d'un transport au cerveau ; enfin, sa jeune sœur elle-même, après huit jours de détention, s'est retrouvée, dans le foyer désert, restant seule debout et libre après la sombre catastrophe.

FERRÉ-ANAH ou **FERRIANA**, ville d'Afrique, régence et à 240 kilom. S.-O. de Tunis, à 140 kilom. N.-O. de Gabès, au pied du versant oriental de la chaîne de montagnes qui se prolonge au N.-E. jusqu'au cap Bon, ou Ras-Adar. On suppose que c'est l'ancienne ville dont parle Strabon sous le nom de *Thala*, où se réfugia Jugurtha, qui y fut poursuivi et pris par Métellus.

FERRER (Antoine), médecin et anatomiste français, né en 1693, près d'Agén, mort en 1769. Il fit ses études médicales à Montpellier, enseigna l'anatomie et la chirurgie à Marseille et à Paris avec un grand succès, devint premier médecin de l'armée française en Italie, professeur au Collège de France, puis à la Faculté et au Jardin du Roi, et enfin membre de l'Académie des sciences. Ferrer, dit *le Biographe médicale*, forma d'illustres élèves, et il passe, avec raison, pour un des plus grands anatomistes du siècle dernier. Il n'a publié que quelques *Mémoires*, dont un sur la formation de la voix humaine, qui donna lieu à une polémique très-vive, et où il soutient que l'organe vocal est un instrument à cordes. C'est d'après ses leçons qu'on a rédigé le *Cours de médecine pratique*, par Arnould de Nobleville (Ferré, 1769), et les *Éléments de chirurgie pratique*, par Gauthier (1771).

FERRERA, ville de Portugal, prov. d'Alentejo, à 24 kilom. O. de Beja, près de la rive gauche du Saffrins ; 2,500 hab. Cette ville fut donnée son nom aux marquis de Ferrera, de la famille de Cadaval. L'Ancêtre de la ville de Beira-Baixa, à 65 kilom. S.-S.-E. de Coimbra ; 2,127 hab. Ville d'Espagne (Andalousie), prov. et à 58 kilom. de Grenade, au pied de la Sierra Nevada et sur la rive gauche de la rivière du même nom ; 2,000 hab. On y remarque une tour très-ancienne, construite par les Maures, et qui se trouve aujourd'hui de prison. Commerce de farines.

FERRERA (Antoine), un des poètes classiques du Portugal, né à Lisbonne en 1528, mort de la peste en 1569. Il occupa une chaire à l'université de Coimbra et devint juge de la cour suprême de Lisbonne. C'est pendant les loisirs que lui laissait l'exercice de sa haute magistrature qu'il composa les poésies qui lui ont valu le titre un peu ambitieux d'*Horace portugais*, et qui l'ont fait ranger parmi les plus grands poètes de sa nation. À côté de Sa de Miranda et de Camoëns, au-dessous, cependant, de ce dernier, malgré l'opinion des contemporains. Il s'inspirait surtout des chefs-d'œuvre de l'antiquité. Ses sonnets, ses élégies, ses odes sont extrêmement remarquables ; mais c'est surtout à ses épitres qu'il doit sa haute réputation littéraire. Il a conquis aussi une place distinguée comme poète dramatique ; on lui doit la seconde tragédie régulière qui ait paru en Europe (la première est la *Sophonie*, du Trissin), *Inez de Castro*, où il sut revêtir des formes de la tragédie grecque l'événement le plus tragique et le plus populaire des chroniques portugaises. Un critique moderne, M. Costa e Silva, a vaieusement tenté de lui contester la composition de ce chef-d'œuvre. Cette opinion a été victorieusement réfutée par M. Martinez de la Rosa. On doit encore à Ferrera la première comédie de caractère qu'ait produite la Péninsule : le *Jaloux*. Il écrivit exclusivement en langue portugaise. Ses œuvres ont été réunies à Lisbonne (1771). M. Ferd. Denis a donné une traduction française d'*Inez dans le Théâtre européen* (Paris, 1835).

FERRERA (Christophe), missionnaire et jésuite portugais, né à Torres-Vedras en 1580, mort au Japon en 1652. Il se rendit au Japon en 1609, au moment où les chrétiens y étaient l'objet de grandes persécutions et s'y livra avec ardeur à la prédication. Arrêté en 1633, il fut condamné à subir l'affreux supplice de la fosse à moins qu'il ne préfère abandonner sa foi. Vaincu par l'horreur du supplice, il consentit à embrasser la religion des Japonais, et vécut ainsi au Japon pendant dix-neuf ans ; mais, en 1652, après avoir longtemps dédaigné les mauvaises paroles qu'on te dira ; aie du cœur et de l'énergie, tu parviendras et personne n'aura rien à réclamer. Il existe un proverbe à Paris où il est dit : Ceci qui réussissent ont toujours raison ; ceux qui n'arrivent pas, toujours tort. Tâche que la première partie d'icelui soit vraie pour toi... Nous n'affirmons pas que ces notes aient réellement été écrites par Ferré ; elle pourrait bien n'être qu'une de ces inventions dont certains journalistes ne se font pas faute, quand il s'agit de tourner en ridicule un ennemi.

FERRERA (José-Martins), écrivain portugais, né à São-Pedro de Rozis, près de Porto, mort dans la première moitié du XVIII^e siècle. Il a composé plusieurs ouvrages, dont le plus recherché est un roman. Les événements qu'il y raconte se passent aux Indes. Cet ouvrage a pour titre : *Relação que contém os venturosos e prodigiosos sucessos de João Baptista Gallinato* (Lisbonne, 1607, in-4°).

FERRERA (Antonio - Fialho), voyageur

portugais, né à Macao vers 1600, mort vers 1658. Il remplit avec talent divers emplois civils et militaires, et reçut, en 1633, le commandement de la flotte de Macao. Un grave conflit s'éleva dans la colonie de Macao, entre les indigènes et l'administration ; Ferrera se rendit à Goa pour demander des secours au vice-roi, don Pedro de Silva ; mais celui-ci n'ayant pu lui en donner, Ferrera résolut de se rendre en Europe en prenant la voie de terre. Parti de Goa en 1639, il passa en Perse, traversa l'Arménie, l'Anatolie, Constantinople, l'Italie, visita Rome, puis arriva à Madrid et enfin à Lisbonne. Sur ces entrefaites éclata la révolution de Portugal, qui détacha ce royaume de l'Espagne et appela au trône Jean IV, de la maison de Bragance. Ce roi chargea Ferrera d'aller annoncer dans l'Inde son avènement, puis lui fit faire un voyage en Chine, le nomma gentilhomme du palais et le décora de l'ordre du Christ. On a de Ferrera : *Relação da viagem que... fez Antonio Fialho Ferrera desta reino a cidade de Macao na China* (Lisbonne, 1643, in-4°), et un ouvrage manuscrit, écrit en portugais et traduit en espagnol, sous le titre de : *Demanda e respostas sur la navigation nouvellement entreprise de la Chine à l'Inde*.

FERRERA ou **FERRERIA** (Antonio), chirurgien portugais, né à Coimbra, où il fut chargé de se rendre à Tanger, où régnait la peste, afin d'en arrêter les progrès. Ferrera fallacieusement vint à Coimbra, il fut chargé de se rendre à Tanger, où régnait la peste, afin d'en arrêter les progrès. Ferrera fallacieusement vint à Coimbra, il fut chargé de se rendre à Tanger, où régnait la peste, afin d'en arrêter les progrès. Ferrera fallacieusement vint à Coimbra, il fut chargé de se rendre à Tanger, où régnait la peste, afin d'en arrêter les progrès.

FERRERIA (Manoel), missionnaire et jésuite portugais, né à Lisbonne en 1630, mort après 1694. Il remplit des missions apostoliques dans les Indes, dans l'Indo-Chine, et baptisa plus de 20,000 idolâtres dans le Tonkin. On a de lui : *Noticias sumarias das peregrinações da missao de Cochinchina* (Lisbonne, 1700, in-fol.).

FERRERIA (Alexandre), juriconsulte et historien portugais, né à Oporto en 1644, mort à Lisbonne en 1737. Il fut nommé magistrat suprême de sa ville natale en 1708, conseiller de la reine en 1715, devint secrétaire du marquis d'Albarran, appelé à l'ambassade de Madrid en 1726, puis fut élu membre de l'Académie des sciences de Lisbonne. Ses principaux ouvrages sont : *Alegação jurídica* (Lisbonne, 1704, in-fol.), ou preuves des droits de l'archiduc d'Autriche Charles III à la couronne d'Espagne, et *Noticias jurídicas da cidade de Tomar*, etc. (1735, in-fol.), histoire des temples, aussi remarquable par son exactitude que par la pureté du style.

FERRERIA (Diego-Fernandez), écrivain portugais, né vers 1646. Il occupa beaucoup de vénérite et devint chasseur en titre de don Francisco de Mello. On a de lui un ouvrage, fort recherché aujourd'hui, qu'il publia sous le titre de : *Arte da caça de alenaria* (Lisbonne, 1616, in-4°).

FERRERIA (Alexandre-Rodriguez), voyageur et naturaliste, surnommé le *Humboldt portugais*, né à Bahia en 1756, mort en 1815. Il fut chargé de la mission de l'Amérique du Sud en 1782. De 1778 à 1783, il s'occupa de décrire les produits naturels du Muséum d'Ajuda, d'examiner les mines de houille de Bucaros, et écrivit d'importants *Mémoires*, qui lui valurent le titre de membre correspondant de l'Académie des sciences de Lisbonne (1780). En même temps, il fit les préparatifs nécessaires à un voyage d'exploration scientifique dans les régions intérieures du Brésil, et partit en 1783 pour accomplir cette mission, dont l'avait chargé le gouvernement. Ferrera commença par explorer la grande Ile de Marajo, puis visita successivement des territoires alors presque entièrement inconnus, entre autres le Mato Grosso, la Serra de Canuru, le district de Guyaba, etc. Il suivit dans leurs détours les grands cours d'eau tributaires de l'Amazonie, étudia les productions du sol, les races indigènes, leurs langues et leurs mœurs, passa neuf ans à se livrer à des excursions par ses pénitentes, et retourna en 1793 à Lisbonne, où occupa, jusqu'à la fin de sa vie, la charge d'administrateur du Cabinet royal d'histoire naturelle et du Jardin botanique. Les nombreux manuscrits composés par Ferrera sur son voyage dans l'Amazonie ont été perdus. Il ne reste de lui que quelques opuscules, insérés dans divers recueils.

FERRERIA DE VERA (Alvaro), généalogiste portugais, né à Lisbonne vers le commencement du XVIII^e siècle. Il compulsa les archives de Lisbonne, où occupa, à Madrid, et passa plusieurs années à étudier la biographie et la généalogie des grandes maisons. On a de lui plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : *Origens de nobreza politica dos bispos, charges e titulos* (Lisbonne, 1631) ; *Orthographia, ou Methode pour écrire correctement le portugais* (1631) ; *Vies abrégées du comte D. Henri de Bourgogne, du*

roi Alphonse Henriquez, de Sanche Ier, d'Alphonse II, etc. (Saragoosse, 1643), etc.

FERREROS, ville de Portugal, prov. du Douro, à 20 kilom. d'Aveiro, sur la rive gauche du Vouga ; 1,750 hab.

FERREROS DE TENDAS, ville de Portugal, prov. de Beira-Alta, à 26 kilom. de Lamego ; 2,676 hab.

FERRELO (Barthélemy), navigateur espagnol. V. FERRELL.

FERREMENT s. m. (fé-re-man — rad. fer, avant). Action de river les fers des forçats, et enfin à Lisbonne. Sur ces entrefaites éclata la révolution de Portugal, qui détacha ce royaume de l'Espagne et appela au trône Jean IV, de la maison de Bragance. Ce roi chargea Ferrera d'aller annoncer dans l'Inde son avènement, puis lui fit faire un voyage en Chine, le nomma gentilhomme du palais et le décora de l'ordre du Christ. On a de Ferrera : *Relação da viagem que... fez Antonio Fialho Ferrera desta reino a cidade de Macao na China* (Lisbonne, 1643, in-4°), et un ouvrage manuscrit, écrit en portugais et traduit en espagnol, sous le titre de : *Demanda e respostas sur la navigation nouvellement entreprise de la Chine à l'Inde*.

FERRER (Bartholomeo) et non **Ferrello**, comme on l'écrit souvent à tort, navigateur espagnol du XVI^e siècle. Il fut attaché, en 1542, en qualité de premier pilote, à l'expédition que le vice-roi du Mexique, Antonio de Mendoza, envoya explorer la côte occidentale de la Californie. Cette expédition, composée de deux navires, partit, sous les ordres de Jean-Rodrigue Cabrillo, du port de la Navidad, le 27 juin. Les navigateurs relaterent avec le plus grand soin tous les caps et tous les ports qu'ils trouvèrent sur la côte. Ils arrivèrent en plusieurs endroits, où se trouvaient des Européens dans l'intérêt d'un commerce, avancèrent jusqu'à 89° 40', puis allèrent hiverner dans les îles San-Luca, Cabrillo y mourut le 3 janvier 1543, et laissa le commandement de l'expédition à B. Ferrer, Exodius comme évêque. Il était, dit-on, parent de saint Yrieix, abbé d'Attane. Il reconstruisit l'église de Saint-Martin de Brive, et assista par ses conciles de Gondabaud, et de Clermont (588).

FERRÉOL (Tonance), homme d'Etat gallo-romain, né vers 420 au château de Trevidon (Rouergue), mort vers 490. Il était fils d'un préfet des Gaules sous Honorius ; lui-même fut revêtu de la dignité et devint le gendre d'Avitus. A l'époque de l'invasion d'Attila, ce fut lui qui décida les Gaulois à joindre leurs forces à celles d'Aétius pour combattre les Huns. Peu après, il sauva la ville d'Arles de la dévastation, en persuadant à Thorismond, roi des Goths, d'en lever le siège. Il possédait, sur les rives du Gardon, entre Nîmes et Clermont, une magnifique habitation où il avait formé la plus riche bibliothèque des Gaules. Sidoine Apollinaire en donne la description dans *Épître IX* (livre II).

FERRÉOLE s. f. (fé-ré-ole — de Ferréol, n. pr.). Bot. Syn. de MABA, genre d'ébénacées.

FERRÉOLE (SAINTE-), bourg et commune de France (Corrèze), cant. de Donzenac, arrondissement, et à 12 kilom. N.-E. de Brive, sur une hauteur ; pop. aggl., 519 hab. — pop. tot., 2,690 hab.

FERRER v. a. ou tr. (fé-ré — rad. fer). Garnir de fer, d'une pointe de fer, d'un bout de fer : *Ferrer les cotons*, etc. *Ferrer une pique*. **FERRER un bâton**.

Fig. *Dommer, conduire à sa guise, enjoler* : *Il n'est pas facile à Ferrer*. *Ne te laisse pas Ferrer*.

Loc. prov. *Ferrer la mule*. Se faire payer plus cher que l'on méritait les objets qu'on a achetés, pour le compte d'un autre, et aussi Recevoir de l'argent pour procurer à quelqu'un l'accès auprès d'un grand :

A montrer mes talents l'occasion est belle : *Ferrer la mule* est un art où j'exalle. Secrétaire banal, j'en vais essayer. Puisqu'il me met en œuvre, à m'en faire payer. **BOURSAULT.**

Cette locution vient, dit-on, de ce qu'un serviteur de Vespasien, pendant un voyage de son maître, fit Ferrer sans nécessité une mule de l'empereur pour donner à un solliciteur, qui avait payé ce service, le temps de présenter un placet. L'histoire ajoute que l'empereur, informé de ce marché, voulut partager avec le mulétier. D'autres prétendent que le proverbe *Ferrer la mule* vient de ce que, dans le temps que les magistrats allaient au palais montés sur des mules, leurs laquais, pendant l'audience, jouaient et buvaient, puis s'indemnisèrent de leur perte ou de leur dépense en doublant celle des mules, qu'ils disaient avoir fait Ferrer.

— **Tech.** Mettre des fers aux sabots d'une bête de somme : *Ferrer un cheval, un âne*. *Les maréchaux se font de vilains que de ne pas Ferrer les chevaux*. (Guizot.)

Qui si le loup t'auffé, casse lui la mâchoire ; On va ferré de neuf. **LA FONTAINE.**

— **Comm.** Appliquer une marque en plomb sur des marchandises, pour indiquer qu'elles ont été visitées par la douane. *Le trotter par poignées sur un fer obtus pour le nettoyer et l'assouplir.*

— **Antonym.** Déferrer.

FERRER (Jayme), cosmographe espagnol, né en Catalogne, florissant à la fin du XVI^e siècle. Il avait acquis une telle réputation qu'on le cosmographe du monde, lors du traité qui eut lieu entre Jean II de Portugal et Ferdinand et Isabelle d'Espagne, pour établir une ligne de démarcation partageant l'Océan entre les deux royaumes (7 juin 1494). Ferrer fut appelé à la cour d'Espagne pour donner son avis. Ce fut lui qui, avec une remarquable habileté, et en employant les méthodes très-imparfaites alors en usage, traça la ligne de démarcation à 370 lieues à l'O. des îles du Cap-Vert.

FERRER (Bartholomeo) et non **Ferrello**, comme on l'écrit souvent à tort, navigateur espagnol du XVI^e siècle. Il fut attaché, en 1542, en qualité de premier pilote, à l'expédition que le vice-roi du Mexique, Antonio de Mendoza, envoya explorer la côte occidentale de la Californie. Cette expédition, composée de deux navires, partit, sous les ordres de Jean-Rodrigue Cabrillo, du port de la Navidad, le 27 juin. Les navigateurs relaterent avec le plus grand soin tous les caps et tous les ports qu'ils trouvèrent sur la côte. Ils arrivèrent en plusieurs endroits, où se trouvaient des Européens dans l'intérêt d'un commerce, avancèrent jusqu'à 89° 40', puis allèrent hiverner dans les îles San-Luca, Cabrillo y mourut le 3 janvier 1543, et laissa le commandement de l'expédition à B. Ferrer, Exodius comme évêque. Il était, dit-on, parent de saint Yrieix, abbé d'Attane. Il reconstruisit l'église de Saint-Martin de Brive, et assista par ses conciles de Gondabaud, et de Clermont (588).

FERRÉOL (Tonance), homme d'Etat gallo-romain, né vers 420 au château de Trevidon (Rouergue), mort vers 490. Il était fils d'un préfet des Gaules sous Honorius ; lui-même fut revêtu de la dignité et devint le gendre d'Avitus. A l'époque de l'invasion d'Attila, ce fut lui qui décida les Gaulois à joindre leurs forces à celles d'Aétius pour combattre les Huns. Peu après, il sauva la ville d'Arles de la dévastation, en persuadant à Thorismond, roi des Goths, d'en lever le siège. Il possédait, sur les rives du Gardon, entre Nîmes et Clermont, une magnifique habitation où il avait formé la plus riche bibliothèque des Gaules. Sidoine Apollinaire en donne la description dans *Épître IX* (livre II).

FERRER (Rafael), jésuite et missionnaire espagnol, né à Valence, mort en 1611. Il fut le premier qui porta l'Évangile chez les Cofanes, peuplade nombreuse et redoutée qui occupait un vaste territoire dans la Cordillère, à 240 kilomètres environ de Quito (1602). Il y obtint un succès remarquable, et fut élu évêque de cette contrée. Ses disciples, qui habitent les rives du Napo, découvrirent plus tard le fleuve Putumayo, et un voyage à Quito pour demander qu'on étendît l'œuvre des missions, et, de retour chez les Cofanes, fut tué par ses chefs de la tribu, qu'il avait contraint de se séparer de ses concubines. Ferrer avait traduit le catéchisme en langue cofane et composé un traité sur les idées américaines.

FERRERA (Bartholomeo), fondateur des barbanilles. V. FERREARI (Bartholomeo).

FERRERAS (Jean de), historien espagnol, né à Labafeza (Astorga) en 1652, mort en 1735. Il fit des études très-brillantes chez les jésuites, chez les dominicains et à l'université de Salamanque, entra dans les ordres, puis eut une grande réputation comme prédicateur et devint bibliothécaire de Philippe, après avoir, par modestie, refusé plusieurs postes élevés. Nommé l'un des premiers membres de l'Académie de Madrid, il contribua à la composition du *Dictionnaire espagnol* (1730). Son ouvrage le plus important est une *Histoire espagnole*, jusqu'en 1589 (Madrid, 1700-1727, 16 vol. in-4°), traduite en français par Vaitoire et son impatiabilité ; mais elle manque de méthode, et le style en est souvent languissant et décousé.

FERRER DEL RIO (Antonio), littérateur espagnol contemporain. Il fit ses études au collège de San-Mateo à Madrid, sous la direction du célèbre Alberto Lista ; se lia, dans cette ville, avec le poète Quintana, et fut, pendant plusieurs années, bibliothécaire des ministères du commerce, de l'instruction et des travaux publics. Il est membre de l'Académie espagnole de Madrid et de celles des belles-lettres de Barcelonne, de Séville, On a de lui : *Histoire du règne de Charles III* (4 vol. in-4°), ouvrage imprimé aux frais du gouvernement ; *Galerie de la littérature espagnole* (1848) ; *Histoire du soulèvement des communes de Castille* ; *Essai historique et critique du règne de don Pedro de Castille*, travail couronné en 1850 par l'Académie espagnole ; le *Sentier d'épines*, drame ; divers autres ouvrages de poésie, entre autres une *Ode au général Cortinas*, qui fut imprimée en 1852, aux frais du roi d'Espagne ; des traductions espagnoles de *l'Histoire universelle* de César Cantu et de *l'Histoire du monde et de l'Empire* de M. Thiers ; cette dernière en collaboration avec Perez Comoto, et la, en outre, fourni un grand nombre d'articles à divers journaux et recueils littéraires, tels que *El Nuevo mundo*, *El Luterano*, *La Revista española de ambos mundos*, *La America*, etc.

FERRÈRE, village et commune de France (Hautes-Pyrénées), cant. de Mauléon-Barrou, arrondissement, et à 58 kilom. de Bagneres-de-Bigorre, sur la rive gauche de l'Oursé. Population 447 hab. Sources de la grotte, froide, saline et gazeuse, efficace dans les maladies des nerfs, les douleurs rhumatismales et les affections de peau. Petit établissement de bains. Les sources des Bains et de l'Oursé alimentent la rivière d'Oursé, qui se perd dans un gouffre souterrain. Cascade de Vaqué. Bloc erratique de la Roche-Daumas.

FERRÈRE (en lat. *Ferreria Astensium*), ville d'Italie, prov. et à 13 kilom. O. d'Asolo, dans le Frioul, au pied des ruines d'un ancien château, une belle église construite dans le style toscan et un château moderne, situé sur une hauteur qui domine la ville. Commerce en vin et en soie.

FERRÈRE (Philippe), juriconsulte français, né à Tarbes en 1747, mort en 1815. Il débuta avec la plus grande distinction comme avocat au parlement de Bordeaux, reprit en 1795 sa carrière interrompue par la Terreur, ne sollicita des Bourbons, en 1814, aucune des faveurs auxquelles son attachement aux idées royalistes lui avaient permis d'aspérer. Tout entier à sa profession d'avocat, Ferrère se fit par lui une grande réputation. Il a laissé des ouvrages remarquables par l'élevation des pensées, l'énergie du style et les mouvements oratoires dont ils sont animés. Les principaux ont été publiés dans le *Barreau français* de MM. Clair et Clavier (Paris, 1830 et suiv.).

FERRÈRE (Zacharie), poète italien, né à Vicenza en 1479, mort à Rome vers 1530. Il entra fort jeune chez les bénédictins du Mont-Cassin, où sa passion pour l'étude et les belles-lettres lui valurent de nombreux tracasseries. On le vit à l'abbaye de Mont-Cassin, où il fut plus tard abbé de Subbachi, prit part, en 1511, au concile de Pise, dont il fut secrétaire et dans lequel il attaqua vivement la conduite du pape Jules II, et fut enfin nommé évêque de Brindisi par Léon X, en 1520. Ferreri réconcilia Sigismond de Hongrie avec son neveu Albert de Brandebourg, grand maître de l'ordre Teutonique, et transmit les détails circonstanciés du voyage de Cabrillo et de Ferrer. On les trouve également dans *l'Histoire des Indes* de Jean de Laët.

FERRER (Rafael), jésuite et missionnaire espagnol, né à Valence, mort en 1611. Il fut le premier qui porta l'Évangile chez les Cofanes, peuplade nombreuse et redoutée qui occupait un vaste territoire dans la Cordillère, à 240 kilomètres environ de Quito (1602). Il y obtint un succès remarquable, et fut élu évêque de cette contrée. Ses disciples, qui habitent les rives du Napo, découvrirent plus tard le fleuve Putumayo, et un voyage à Quito pour demander qu'on étendît l'œuvre des missions, et, de retour chez les Cofanes, fut tué par ses chefs de la tribu, qu'il avait contraint de se séparer de ses concubines. Ferrer avait traduit le catéchisme en langue cofane et composé un traité sur les idées américaines.

FERRER (Rafael), jésuite et missionnaire espagnol, né à Valence, mort en 1611. Il fut le premier qui porta l'Évangile chez les Cofanes, peuplade nombreuse et redoutée qui occupait un vaste territoire dans la Cordillère, à 240 kilomètres environ de Quito (1602). Il y obtint un succès remarquable, et fut élu évêque de cette contrée. Ses disciples, qui habitent les rives du Napo, découvrirent plus tard le fleuve Putumayo, et un voyage à Quito pour demander qu'on étendît l'œuvre des missions, et, de retour chez les Cofanes, fut tué par ses chefs de la tribu, qu'il avait contraint de se séparer de ses concubines. Ferrer avait traduit le catéchisme en langue cofane et composé un traité sur les idées américaines.

FERRERA (Bartholomeo), fondateur des barbanilles. V. FERREARI (Bartholomeo).

FERRERAS (Jean de), historien espagnol, né à Labafeza (Astorga) en 1652, mort en 1735. Il fit des études très-brillantes chez les jésuites, chez les dominicains et à l'université de Salamanque, entra dans les ordres, puis eut une grande réputation comme prédicateur et devint bibliothécaire de Philippe, après avoir, par modestie, refusé plusieurs postes élevés. Nommé l'un des premiers membres de l'Académie de Madrid, il contribua à la composition du *Dictionnaire espagnol* (1730). Son ouvrage le plus important est une *Histoire espagnole*, jusqu'en 1589 (Madrid, 1700-1727, 16 vol. in-4°), traduite en français par Vaitoire et son impatiabilité ; mais elle manque de méthode, et le style en est souvent languissant et décousé.

FERRER DEL RIO (Antonio), littérateur espagnol contemporain. Il fit ses études au collège de San-Mateo à Madrid, sous la direction du célèbre Alberto Lista ; se lia, dans cette ville, avec le poète Quintana, et fut, pendant plusieurs années, bibliothécaire des ministères du commerce, de l'instruction et des travaux publics. Il est membre de l'Académie espagnole de Madrid et de celles des belles-lettres de Barcelonne, de Séville, On a de lui : *Histoire du règne de Charles III* (4 vol. in-4°), ouvrage imprimé aux frais du gouvernement ; *Galerie de la littérature espagnole* (1848) ; *Histoire du soulèvement des communes de Castille* ; *Essai historique et critique du règne de don Pedro de Castille*, travail couronné en 1850 par l'Académie espagnole ; le *Sentier d'épines*, drame ; divers autres ouvrages de poésie, entre autres une *Ode au général Cortinas*, qui fut imprimée en 1852, aux frais du roi d'Espagne ; des traductions espagnoles de *l'Histoire universelle* de César Cantu et de *l'Histoire du monde et de l'Empire* de M. Thiers ; cette dernière en collaboration avec Perez Comoto, et la, en outre, fourni un grand nombre d'articles à divers journaux et recueils littéraires, tels que *El Nuevo mundo*, *El Luterano*, *La Revista española de ambos mundos*, *La America*, etc.

FERRÈRE, village et commune de France (Hautes-Pyrénées), cant. de Mauléon-Barrou, arrondissement, et à 58 kilom. de Bagneres-de-Bigorre, sur la rive gauche de l'Oursé. Population 447 hab. Sources de la grotte, froide, saline et gazeuse, efficace dans les maladies des nerfs, les douleurs rhumatismales et les affections de peau. Petit établissement de bains. Les sources des Bains et de l'Oursé alimentent la rivière d'Oursé, qui se perd dans un gouffre souterrain. Cascade de Vaqué. Bloc erratique de la Roche-Daumas.

FERRÈRE (en lat. *Ferreria Astensium*), ville d'Italie, prov. et à 13 kilom. O. d'Asolo, dans le Frioul, au pied des ruines d'un ancien château, une belle église construite dans le style toscan et un château moderne, situé sur une hauteur qui domine la ville. Commerce en vin et en soie.

FERRÈRE (Philippe), juriconsulte français, né à Tarbes en 1747, mort en 1815. Il débuta avec la plus grande distinction comme avocat au parlement de Bordeaux, reprit en 1795 sa carrière interrompue par la Terreur, ne sollicita des Bourbons, en 1814, aucune des faveurs auxquelles son attachement aux idées royalistes lui avaient permis d'aspérer. Tout entier à sa profession d'avocat, Ferrère se fit par lui une grande réputation. Il a laissé des ouvrages remarquables par l'élevation des pensées, l'énergie du style et les mouvements oratoires dont ils sont animés. Les principaux ont été publiés dans le *Barreau français* de MM. Clair et Clavier (Paris, 1830 et suiv.).

FERRÈRE (Zacharie), poète italien, né à Vicenza en 1479, mort à Rome vers 1530. Il entra fort jeune chez les bénédictins du Mont-Cassin, où sa passion pour l'étude et les belles-lettres lui valurent de nombreux tracasseries. On le vit à l'abbaye de Mont-Cassin, où il fut plus tard abbé de Subbachi, prit part, en 1511, au concile de Pise, dont il fut secrétaire et dans lequel il attaqua vivement la conduite du pape Jules II, et fut enfin nommé évêque de Brindisi par Léon X, en 1520. Ferreri réconcilia Sigismond de Hongrie avec son neveu Albert de Brandebourg, grand maître de l'ordre Teutonique, et transmit les détails circonstanciés du voyage de Cabrillo et de Ferrer. On les trouve également dans *l'Histoire des Indes* de Jean de Laët.

FERRER (Rafael), jésuite et missionnaire espagnol, né à Valence, mort en 1611. Il fut le premier qui porta l'Évangile chez les Cofanes, peuplade nombreuse et redoutée qui occupait un vaste territoire dans la Cordillère, à 240 kilomètres environ de Quito (1602). Il y obtint un succès remarquable, et fut élu évêque de cette contrée. Ses disciples, qui habitent les rives du Napo, découvrirent plus tard le fleuve Putumayo, et un voyage à Quito pour demander qu'on étendît l'œuvre des missions, et, de retour chez les Cofanes, fut tué par ses chefs de la tribu, qu'il avait contraint de se séparer de ses concubines. Ferrer avait traduit le catéchisme en langue cofane et composé un traité sur les idées américaines.